

MOTOYA Yukiko

*Mariage
contre nature*

Roman traduit du japonais
par Myriam Dartois-Ako



Éditions Picquier

Un jour, j'ai remarqué que nos visages, à mon mari et moi, se ressemblaient comme deux gouttes d'eau.

Personne ne m'en a fait la réflexion. C'est par hasard, alors que je triais les photos emmagasinées dans l'ordinateur, que cela m'a soudain sauté aux yeux. C'était juste une impression en comparant les photos d'il y a cinq ans, avant notre mariage, avec des clichés récents, rien sur quoi je puisse vraiment mettre le doigt. Mais plus je regardais et plus il m'apparaissait que mon mari me ressemblait et que moi, je lui ressemblais, et cela avait quelque chose d'inquiétant.

« Vous deux, tu dis ? Ça ne m'a jamais frappé. »

J'ai profité d'un coup de fil passé à mon frère Senta à propos d'un problème informatique pour lui poser la question ; il a répondu avec son habituelle nonchalance, celle d'un animal qui se repose au bord de l'eau.

« Ce ne serait pas plutôt qu'à force d'être ensemble, vous avez les mêmes mimiques ?

— Mais si on suit cette logique, normalement, Hakone et toi, vous devriez encore plus vous ressembler, non ? » ai-je rétorqué en ouvrant un dossier sur l'ordinateur, comme il m'y avait invitée.

Senta et sa copine Hakone, qui se fréquentent depuis l'adolescence, ont passé deux fois plus de temps ensemble que nous, mariés au bout d'un an et demi.

« Vivre ensemble et être mariés, c'est pas carrément différent ? a-t-il suggéré.

— Comment ça, différent ?

— Comment dire... une question de densité, peut-être ? »

Il m'a demandé de faire glisser le dossier de photos jusqu'à l'icône représentant un appareil photo.

« Ça, j'ai toujours du mal. Tout de suite, le dossier m'échappe et il retourne là où il était. »

Comme de bien entendu, le dossier s'est caractérisé deux fois, mais j'ai tout de même réussi, bien que laborieusement, à sauvegarder mes photos. Après avoir demandé conseil à Senta sur la marche à suivre pour bientôt vendre mon réfrigérateur aux enchères sur Internet, j'ai raccroché. Sans doute avais-je été rassurée de m'entendre dire qu'il ne nous avait jamais trouvés de ressemblance physique. Cette histoire de photos m'est complètement sortie de l'esprit.

De retour de la poste où mon mari m'avait demandé de porter un colis, j'ai aperçu Kitae assise sur un banc dans l'enclos destiné aux chiens. Lorsque j'ai frappé à la paroi vitrée, elle s'est retournée et m'a fait signe de la rejoindre ; j'ai décidé de faire un petit crochet.

Dans notre immeuble, il y a une aire d'exercice réservée aux chiens des résidents. C'est une sorte de petit parc, un espace aménagé au-dessus du porche d'entrée, avec une terrasse en bois. On y accède par le couloir du premier étage.

J'ai poussé la lourde porte coupe-feu en métal pour pénétrer dans l'enclos.

« Par ici, San ! »

Kitae a tapoté de la main l'espace libre sur le banc.

« Tu tombes à pic. On bavarde un peu ? De toute façon, tu as le temps. »

Sur ces mots, elle a attiré à elle son chariot, bricolé de ses propres mains et, de la poche arrière, elle a extrait une canette de café. Sansho, tenu en laisse, était comme toujours roulé en boule sur le coussin posé sur le chariot, pareil à un bibelot. Kitae, qui trouve inéquitable de ne pas profiter de l'enclos alors qu'elle paie le même loyer que les propriétaires d'un chien, vient tous les jours un peu après midi faire prendre un bain de soleil à Sansho, son chat. Nous avons presque trente ans

d'écart, mais elle semble en pleine forme, toujours droite comme un I. Sans ses cheveux blancs, on lui donnerait facilement la cinquantaine tellement son teint est éclatant. Son jean d'un blanc immaculé lui va bien mieux qu'à moi.

J'ai fait la connaissance de Kitae dans la salle d'attente de la clinique vétérinaire où nous faisons suivre notre chat, et où elle m'a longuement entretenue de l'incontinence de Sansho. Avec ses deux bâtiments, le W et le E, notre résidence est l'un des rares grands ensembles du quartier, où les gens vont et viennent sans vraiment se rencontrer. La seule personne avec qui j'ai noué des liens, c'est Kitae. Au début, j'ai plutôt gardé mes distances – c'est bizarre de sortir son chat de force – mais Sansho sur son coussin m'intriguait, hiératique à la manière d'une statue *jizô*, et comme Kitae m'avait adressé la parole à plusieurs reprises, nous en sommes peu à peu venues à bavarder.

Je me suis assise à côté d'elle en disant : « Quelle belle journée ! » et j'ai tiré sur la languette de la canette de café.

A cause de l'air moite, mon tee-shirt me collait à la peau ; pourtant, je n'avais guère marché.

« Qu'est-ce qu'il fait lourd ! C'est pénible, l'été au Japon », a lancé Kitae avec une grimace exagérée, les yeux sur la terrasse en bois baignée de soleil.

Avant d'emménager ici, son mari et elle vivaient à San Francisco, paraît-il. L'appartement

acheté dans leur jeunesse avait pris de la valeur, ce qui était une bonne chose, mais du coup, ils devaient également s'acquitter d'impôts locaux exorbitants ; à regret, ils avaient fini par vendre et rentrer au Japon, m'a-t-elle expliqué récemment.

« Parce que tu vois, San, cet appartement qu'on avait acheté, il nous coûtait cinq millions par an, cinq ! C'était du délire ! »

Une seule fois, j'ai aperçu le mari de Kitae, un homme souriant qui hochait la tête en silence ; il m'a fait l'impression d'un *jizô* ressemblant fort à Sansho.

« Je commence à avoir la même tête que mon mari », ai-je dit.

Kitae m'avait demandé : « San, tu n'aurais pas quelque chose d'amusant à me raconter ? » et, sans trop y penser, je lui ai parlé de cette histoire de photos qui m'était pourtant complètement sortie de l'esprit. Je pensais qu'elle trouverait ça stupide et n'y accorderait aucune attention, mais elle a arrêté de s'éventer avec sa main pour s'exclamer « Ça alors ! », avec beaucoup plus d'intérêt que je ne l'aurais imaginé.

« Ça fait combien de temps que vous êtes mariés ?

— Bientôt quatre ans.

— Comme on ne se connaît pas depuis très longtemps, je ne peux trop rien dire, mais tu devrais te méfier. Parce que les jeunes femmes comme toi, qui acceptent tout, il suffit d'un rien de temps pour qu'elles se fassent... »

Un corgi qui courait sur la terrasse a aboyé après un papillon et du coup, je n'ai pas entendu la fin de sa phrase. J'espérais qu'elle répéterait, mais elle a soulevé sa frange et s'est remise à s'éventer vivement avec sa main.

« Tu me montreras les photos, la prochaine fois ?

— Oui, d'accord. »

Ensuite, sans plus d'intérêt apparent pour cette histoire, elle a approché son chariot et s'est mise à gratouiller Sansho sous le menton. Le moment de partir était sans doute venu ; je m'apprêtais à me lever lorsqu'elle a de nouveau tiré quelque chose de la poche arrière de son chariot, cette fois-ci un sachet de biscuits emballés individuellement.

« Tu sais, je connais un couple qui... »

Oui, ai-je répondu, et j'ai vite reposé mes fesses sur le banc. Voici l'histoire qu'elle m'a racontée tout en émiettant des biscuits.

Il était une fois un couple. En réalité, c'était un vieux couple d'amis, dont elle connaissait parfaitement les visages et le nom. Ils se fréquentaient mais n'avaient guère eu la possibilité de se revoir depuis le départ de Kitae pour San Francisco, et c'est au bout de presque dix ans que l'occasion de renouer se présenta enfin.

Durant ces dix années, le couple en question était parti vivre en Angleterre. Ils étaient convenus

de dîner ensemble à Londres et lorsque Kitae, arrivée au restaurant où ils avaient rendez-vous, salua ses deux amis qui s'étaient levés de table, elle n'en crut pas ses yeux.

« Ils se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, de vrais jumeaux. »

Peut-être revoyait-elle la scène, car elle a repris son récit, les yeux fermés.

« Est-ce qu'il y avait une ressemblance, au départ ? ai-je demandé.

— Non, pas le moins du monde. Du coup, un instant, je me suis même demandé s'ils avaient fait de la chirurgie esthétique. »

Pendant le repas, en prenant garde à ce qu'ils ne s'aperçoivent de rien, Kitae compara furtivement leurs visages à maintes reprises. Elle se demanda si c'était l'âge, mais cela ne suffisait pas à expliquer la ressemblance. Et puis – et c'était encore plus étrange –, lorsqu'on examinait séparément les yeux, le nez, la bouche, c'étaient bien ceux de deux personnes distinctes. Mais dès qu'on considérait de nouveau l'ensemble, inexplicablement, l'image se superposait, comme reflétée dans un miroir. Kitae s'était sentie mystifiée, cela l'avait rendue nerveuse.

« Est-ce que cela tenait à leur façon de manger, à une atmosphère ? » ai-je demandé en acceptant les biscuits qu'elle me tendait.

Elle a penché la tête d'un air dubitatif, les sourcils froncés : « Cela jouait peut-être, mais c'était

plus, comment dire, une sorte d'attraction mutuelle ? Comme s'ils s'imitaient l'un l'autre. »

Ce qui avait porté sa surprise à son comble, c'est que l'épouse engloutissait avec délices des huîtres et du homard, qu'elle détestait autrefois. Dans son souvenir, c'était le mari qui en était friand. Lorsque, mine de rien, elle aborda le sujet, l'épouse s'étonna, les yeux ronds : « Ah bon ? Vraiment ? », avant de réfléchir un instant : « Non, j'ai toujours aimé les huîtres. » Elle se pencha vers son mari : « N'est-ce pas ? »

A ses côtés, l'époux confirma, totalement d'accord avec elle.

Au bout du compte, le dîner s'acheva sans que rien ne vienne apaiser le trouble de Kitae, et ils marchèrent ensemble jusqu'à une grande artère pour prendre un taxi.

On s'était pourtant promis de se revoir plus souvent, a-t-elle dit en approchant un morceau de biscuit du museau de Sansho. Cela n'a pas été le cas ? Eh bien, non. Les retrouvailles suivantes ont dû attendre encore dix ans.

Kitae avait rendez-vous dans le même restaurant londonien ; le cœur battant, elle chercha le couple dont elle se souvenait qu'ils étaient devenus le reflet l'un de l'autre. Lorsqu'elle les vit quitter leur siège pour se tourner vers elle, un murmure de surprise lui échappa. Car même d'un peu loin, il sautait aux yeux qu'ils avaient réintégré leur ancien moi dénué de toute ressemblance.

« Un instant, j'ai été dépitée, a-t-elle dit en avalant le biscuit que Sansho avait dédaigné. Parce que, tu sais, quelque part, j'avais espéré qu'ils se ressembleraient encore plus. »

Le dîner achevé, ils quittèrent le restaurant et, cette fois encore, marchèrent jusqu'à la grande avenue pour héler un taxi. Les yeux sur le dos du mari quelques pas devant elles, Kitae fut soudain prise d'un fou rire et elle s'ouvrit à l'épouse de ce qui l'avait tracassée ces dix dernières années. Vraiment, que s'était-il passé, dix ans plus tôt ? S'était-elle fait des idées ?

Elle fut invitée à prendre un dernier verre chez eux et alors qu'elle savourait un verre de vin, l'épouse lança : « Dis, Kitae, si on allait dans le jardin ? » Elles avaient vidé la troisième bouteille à elles deux, car le mari cuvait son vin depuis longtemps déjà.

Kitae, qui avait contemplé d'un œil sceptique les galets disposés çà et là dans la maison – quelle drôle d'idée de décoration –, suivit l'épouse d'un pas mal assuré. A la lueur du clair de lune, celle-ci progressait à travers les massifs de fleurs du jardin anglais joliment aménagé ; elle traversa le petit pont jeté sur un étang. Enfin, elle s'arrêta devant un parterre de sauges rouges en fleur.

« Kitae, je vais te dire, à toi seule, comment j'ai fait pour redevenir moi-même, annonça-t-elle comme en se retenant de rire, peut-être un peu ivre.

— Comment ça ? De quoi tu parles ? demanda Kitae.

— Eh bien, comment j'ai fait pour revenir en arrière. Tu as envie de savoir, non ? C'est grâce à ça, poursuivit-elle en désignant l'extrémité du parterre à leurs pieds.

— Des galets ? » fit Kitae en regardant attentivement.

Le massif de fleurs baigné par la lune était jonché de galets de la grosseur d'un poing, pareils à ceux qu'elle avait vus partout dans la maison.

« Tu vois, ces pierres se sont substituées à moi. »

L'épouse l'invita à en ramasser une. Malgré la méfiance qu'elle éprouvait, Kitae s'accroupit et saisit un galet proche. Comme celles alignées dans la maison, c'était une pierre tout ce qu'il y a de banal, à la forme vaguement irrégulière.

« Et alors ? »

N'y tenant plus, elle interrogea son amie, qui lui enjoignit de mieux regarder.

« Regarde bien, tu verras que la ressemblance est parfaite.

— Mais la ressemblance avec quoi ?

— Regarde, tu vas comprendre. »

Kitae se releva et, bien obligée, examina le caillou sous les rayons de lune. Elle était à demi convaincue que son amie la faisait marcher, mais à l'instant où elle fit légèrement pivoter le galet, son ivresse se dissipa.

« C'est incroyable », murmura-t-elle en l'étudiant.

C'était vrai ; le galet avait des yeux et un nez, la similitude était frappante.

Incredible, hein ? opina l'épouse. Et elle lui raconta que tout avait commencé avec des galets disposés dans une coupe remplie d'eau qu'elle avait installée à son chevet. Tu sais, lui confia-t-elle, ils finissaient par lui ressembler comme deux gouttes d'eau ; à force de les renouveler, j'en ai accumulé tout un tas. C'est alors que Kitae s'aperçut qu'au bord du parterre de sauges rouges que l'épouse montrait du doigt s'entassait un nombre incalculable de pierres d'une grosseur similaire.

« Ça me rappelle le conte des trois amulettes », ai-je commenté avec un soupir.

Kitae semblait dubitative, tu crois ?

« Mais oui, vraiment. »

C'était l'histoire d'un moine qui, sur le point d'être dévoré par la *yamamba*, substituait à lui-même une amulette qui se trouvait sur un pilier dans les toilettes. Si tu le dis, a opiné Kitae d'un ton mi-figue mi-raisin, avant d'ajouter en se levant : « Elle m'a proposé d'emporter un de ces galets en souvenir, mais j'ai préféré décliner. Ça fait froid dans le dos, tout de même. »

J'ai réalisé qu'à part nous, il n'y avait plus personne dans l'enclos. Merci pour le café, ai-je dit à Kitae qui s'était mise en marche derrière son

chariot et je me suis dépêchée de lui ouvrir la porte coupe-feu. Dans le couloir, j'ai regardé un moment sa silhouette qui s'éloignait vers le bâtiment E, avant de regagner le bâtiment W.

De retour chez moi, j'ai rapidement rangé le salon en désordre puis j'ai mis Rumba en route.

La vaisselle du petit-déjeuner, c'était le lave-vaisselle intégré qui s'en chargeait, et la lessive était faite et séchée par le lave-linge : il m'arrivait parfois de me demander qui, dans cette maison, était en charge des travaux ménagers. Avant mon mariage, j'étais employée de bureau dans une entreprise de fontaines à eau. C'était une petite société à court de personnel où l'on m'imposait un rythme de travail fou et je commençais à m'inquiéter pour ma santé quand j'ai rencontré mon mari. On sortait ensemble depuis un moment quand j'ai découvert qu'il gagnait mieux sa vie que la moyenne ; lorsqu'il m'a assuré que je n'étais pas obligée de travailler, j'ai sauté sur l'occasion. Depuis, j'assume ma condition de femme au foyer, mais c'est tellement confortable que quelque part, je me sens mal à l'aise. Etre propriétaire à mon âge me donne l'impression tenace d'être la seule à filouter dans l'existence. Avec un enfant à élever, je me sentirais peut-être plus légitime, mais rien ne me laisse espérer une grossesse, à croire que ma malhonnêteté est percée à jour.

La pendule indiquait treize heures passées. Je me suis rappelé que la date de péremption de la viande hachée tombait aujourd'hui, alors j'ai décidé de la faire revenir avec des aubergines à la sauce aigre-douce au miso pour en garnir un bol de riz. Avec mon mari, je mangeais à table, mais quand j'étais seule je prenais mes repas sur le canapé devant la télévision.

J'étais en train d'avaler mon bol d'aubergines *mâbô* lorsque j'ai reçu un texto de Senta. J'ai lu son message sans grande importance en croquant du concombre au sel et, tandis que je me resserrais encore une fois, j'ai réalisé que je repensais à l'histoire du couple que m'avait racontée Kitae un peu plus tôt.

Était-ce vrai ? Qu'étaient-ils devenus après cela ? Incapable de me sortir cette histoire de la tête, le soir, j'ai tenté de la raconter à mon mari de retour du travail, mais elle me filait entre les doigts. Dans la bouche de Kitae, le manque de fil directeur lui avait au contraire conféré une saveur indicible, mais comme de bien entendu, mon époux s'est contenté de me demander : « C'est quoi ce truc, une histoire d'horreur ? » et ça s'est arrêté là.

Il picorait juste les morceaux dans sa soupe de miso, à la manière d'un oiseau. Bien que je lui aie demandé un nombre incalculable de fois de ne pas faire ça, tous les jours, il laissait le bouillon, sous prétexte que le médecin lui avait recommandé de manger moins salé.

Pendant que je me servais de tentacules d'encornets et d'oignon *wakegi* au miso vinaigré, j'ai regardé le profil de mon époux attablé.

Comme il voulait manger en regardant la télévision, je ne m'asseyais pas en face de lui, mais à sa droite.

Son verre de whisky-soda du soir à la main, il regardait béatement une émission de variétés. Avant notre mariage, il m'avait soigneusement caché ce passe-temps. Peu après, il m'avait fait m'asseoir, j'ai à te parler, et, le dos bien droit, il m'avait annoncé :

« San, je suis le genre d'homme qui regarde la télévision trois heures par jour. »

C'était mon premier mariage, mais lui avait déjà essayé un échec. Il avait caché ses faiblesses à sa première femme et à force de se donner des airs, il s'était fatigué. Du coup, m'avait-il expliqué avec un grand sérieux, à toi, je veux me montrer sous mon vrai jour ; j'étais ravie.

Le soir même, j'ai compris que par « télévision », il entendait « émissions de variétés ». Et que « trois heures », ce n'était en rien exagéré ; il expédiait aussi vite que possible le dîner et son verre de pousse-café, puis il restait scotché à l'écran, à croire qu'il en suintait du nectar. Après avoir ainsi réussi à montrer son « vrai moi », mon mari en était venu à déclarer en toute occasion : « Je suis le genre d'homme qui, chez lui, ne veut penser à rien. »

Avec le recul, c'est peut-être bien à ce moment-là que son visage a commencé à se relâcher.

Mon mari a le regard perçant, pourrait-on dire en bien ; continuellement soupçonneux, avec la mobilité d'un reptile, pourrait-on dire en mal. Comme il se tient voûté, il regarde toujours les gens par en dessous, ce qui laisse une impression désagréable à huit ou neuf personnes sur dix qui le rencontrent. Il a un long nez épaté et des lèvres fines.

Mon visage, lui, est des plus communs. Un nez rond et petit que je tiens de mon grand-père, des lèvres charnues quand on les examine de près, héritées de ma grand-mère, et un teint pâle qui donne dans l'ensemble une impression de platitude ; quand je me regarde dans un miroir, il m'arrive de trouver que j'ai une face de carte postale. Pour couronner le tout, mes paupières sont asymétriquement bridées, un seul pli à droite contre deux à gauche, sans la moindre unité. Dans le passé, à ma grande satisfaction, quelques hommes m'ont dit aimer mon visage, mais maintenant que je suis mariée et que j'ai moins souvent l'occasion de me maquiller, je ressemble de plus en plus à une carte postale, me semble-t-il.

Sans doute n'y aurait-il personne pour nous trouver une ressemblance.

Mais alors, pourquoi cette impression ? En lorgnant les joues mal rasées de mon époux, j'ai trouvé cela étrange.

Mon mari a subitement annoncé son envie de partir en week-end.

Ce jour-là, Senta était passé chez nous après son travail pour réparer le réfrigérateur que j'allais mettre aux enchères. J'étais en train de contempler le dos de mon frère qui s'était mis au travail, ses outils étalés sur une feuille de papier journal ; surprise, je me suis tournée vers le salon.

« Qu'est-ce qui te prend ?

— Eh bien, ça fait un moment qu'on n'est pas partis, non ? »

Il était totalement décontracté, un verre de whisky-soda à la main. Alors que nous avions prévu de commander une pizza quand les réparations auraient avancé, il s'était empressé de prendre l'apéritif tout seul, « en attendant », comme il disait. Cela ne le gênait pas d'affirmer qu'il était hors de question qu'il s'enquiquine ne serait-ce qu'à raccorder un appareil électroménager. Il jouait à fond de son statut de petit dernier d'une fratrie, ou plutôt, il n'avait aucun scrupule à se laisser mater par son jeune beau-frère.

Senta, quant à lui, alors que sa carrure imposante aurait pu lui suffire à s'affirmer, semblait prendre plaisir à jouer les petits frères, c'était

sûrement pour ça que ces deux-là s'entendaient mieux que je ne l'aurais imaginé. Avec mon mari qui le faisait venir pour un oui ou pour un non, comme s'il était à ses ordres, nous nous voyions même plus fréquemment qu'avant mon mariage.

« San ! a lancé mon époux depuis le canapé. Uwano, tu vois qui c'est ? Je l'ai amené ici une fois.

— Oui, le type qui ressemble à un singe. Celui qui a monté l'étagère pour nous. »

Quelques mois après notre mariage, il s'était mis en tête de garnir tout un mur d'étagères qui monteraient jusqu'au plafond, et il avait demandé à un collègue de l'aider. A l'époque, sans doute gardait-il encore un semblant de retenue vis-à-vis de Senta.

« C'est ça ; eh bien, dernièrement, il a acheté un camping-car.

— Ah bon ? C'est un gros investissement.

— Oui. Mais il est trop occupé pour s'en servir, paraît-il.

— Mmm.

— Et alors, comme il trouve que c'est du gâchis, il voudrait qu'on l'utilise.

— Qui ça ?

— Moi.

— Et Uwano, il ne s'en sert pas, lui ?

— Je viens de te dire qu'il est trop occupé par le travail et qu'il voudrait donc qu'on s'en serve à sa place. C'est pas vrai, ça, pourquoi tu ne m'écoutes pas ?

— Un camping-car, n'importe qui peut le conduire ?

— Je pense, oui », a-t-il répondu, hésitant, alors j'ai interrogé Senta dans la cuisine :

« Tu sais, toi ?

— Avec un permis de conduire classique, je crois que c'est bon », a-t-il acquiescé tout en maniant avec précision un pinceau semblable à celui d'un flacon de vernis à ongles.

Avec plusieurs couches de colle spéciale appliquées ainsi, le travail serait propre, quasiment invisible pour un novice, d'après lui.

La semaine précédente, quand j'avais examiné le réfrigérateur de fond en comble pour déterminer s'il était vendable ou non, j'avais découvert des sortes de fissures en deux endroits sur le joint de porte, il était fendillé. J'avais confié la réparation à Senta puisqu'il s'en disait capable, et en le voyant aligner avec empressement des outils dignes d'un professionnel, je n'avais pu m'empêcher de me demander en toute sincérité, de mon point de vue de sœur aînée, s'il ne ferait pas mieux de devenir artisan plutôt que d'essayer de gagner sa vie comme réalisateur de cinéma.

« Il y a combien de places ? ai-je demandé.

— Six. Et il est équipé d'une douche et de toilettes, paraît-il. »

Inexplicablement, mon époux était aussi fier que si le camping-car lui appartenait.